JEAN GEORGE AURIOL

Il est trop tôt pour mesurer pleinement l'étendue de la perte que vient de causer au cinéma la mort de Jean George Auriol. Les collaborateurs de "la revue du Cinéma", les amis de Jean George diront sans doute quelque jour l'importance de celui qu'ils connurent comme le plus séduisant et le plus attachant des hommes. Mais il appartenait à "Raccords" de dégager dès maintenant l'essentiel de son influence.

La première revue de cinéma intitulée: "du cinéma" (1928-1931) et la seconde: "La Revue du Cinéma" (1946-1950) sombrèrent toutes les deux par suites d'embarras financiers, de l'abandon des éditeurs et de l'indifférence des pouvoirs publics. Mais les vingt-sept numéros d'une publication qui se voulut délibérément intellectuelle, - et dont le style fut copié depuis en Italie ("Bianco e Nero"), en Angleterre ("Sequence" - "Sight and Sound"), - n'auraient pas, de l'aveu unanime, existé sans ce prestigieux animateur.

Cette revue, document artistique d'une grande valeur, et d'une probité presque minutieuse, réussit pour la première fois, par ses articles de synthèses, par son souci de définir au delà des oeuvres du moment l'esprit et le langage du cinéma, à éviter le danger qui guette les ouvrages d'actualité et à prendre au contraire, avec la course du temps, sa véritable valeur.

Jean George Auriol, dès son jeune âge acquis au journalisme, se manifeste également dans "L'ami du peuple", où lui est confiée la tribune de la critique, et dans "Pour Vous". Il traduit deux livres sur le cinéma : "Technique du film" et " Silence on tourne". Plus tard L'écran français lui ouvrit ses colonnes. Son goût de la mystification lui avait fait choisir, pour signer de brillants reportages, un pseudonyme à l'américaine. Ainsi s'alignèrent à "La Revue du Cinéma" les articles d'Amable Jameson.

Cette activité consacrée tout entière au cinéma déborde de bonne heure le cadre du journal. Scénariste, collaborateur de L'herbier pour ses premiers films, Auriol écrit avec Marc Allegret l'adaptation de Lac aux Dames. Il rédige aussi plusieurs scénarios dont "L'Honorable Catherine", et collabore récemment aux dialogues de "Fabiola". Partisan convaincu de la coproduction franco-italienne, il travaillait, quand la mort vint le surprendre, au dernier film de Zampa. On retrouve en cette sympathie pour le climat italien, quelque chose de la personnalité profonde de J.G. Auriol; une grande sensibilité, un raffinement à la Stendhal, un certain goût du mystère - en bref une manière de romantisme parmi cette parfaite lucidité.

Mais, autant qu'on doit regretter l'homme d'un délicieux commerce, et d'une large culture, que fut J.G. Auriol, il faut déplorer ce vide brusque, creusé par sa disparition, dans la critique cinématographique d'aujourd'hui. Cette attention passionnée, cet enthousiasme de découvreur qui le faisait organiser le congrès de la Sarras (rencontre de techniciens et de cinéastes tels qu'Eisenstein et Ivens, initiative

audacieuse à l'époque), il sut les manifester dans le domaine, trop souvent galvaudé, de la critique - dans ce commentaire jamais achevé de l'intelligence d'une machine. Dans cette "Revue du Cinéma", qu'il voulut et organisa, et dont il fit un rendez-vous de noms illustres, il écrivit lui aussi, avec ces bondissements d'intuition, avec la démarche alerte, fougueuse, le pas de conquête qui était le sien, ces articles, demeurés dans la mémoire, où se marquent un flair souvent infallible, une étonnante sûreté de détection. King Vidor, Murnau, le cinéma soviétique, Orson Welles, l'école italienne enfin, on n'en finirait pas de citer ses découvertes, ou, en terrain déjà exploré, ses inédites prospections.

Restaient, en préparation, un livre sur René Clair, une étude sur Autant-Lara. Quand un jour, sur la route de Chartres...

RACCORDS